

M<sup>e</sup> Auguy ouvrit une caisse à secret placée à l'angle de la cheminée et tira de cette caisse un petit paquet très mince scellé de cinq cachets. Sur ce paquet se trouvaient quelques lignes d'écriture et une signature. Le notaire lut à haute voix.

— Pour remettre à la personne qui présentera à M<sup>e</sup> Emile Auguy une lettre de moi, lui réclamant ce dépôt dont les cachets ne devront être brisés que par M<sup>e</sup> Audonard, notaire à Nogent-sur-Seine.

“ ROBERT. ”

— Voilà qui est précis... continua l'officier ministériel. Mon devoir est d'obéir strictement à la volonté du mort...

Il replaça le paquet cacheté où il l'avait pris, referma le coffre-fort et continua :

— Une fille !... Robert avait une fille ! Qui s'en serait douté... L'enfant de la séduction ou de l'adultère ! ! Quo de drames inconnus dans la vie, et combien de romans qui ne seront jamais écrits ! !...

### XIII.

Paul Lantier, après la visite faite à son père, avait regagné en toute hâte son logement de la rue de l'École-de-Médecine.

Renée, depuis le matin, allait de mieux en mieux. Isabelle, dit Zirzabelle, et par abréviation Zirza, était auprès d'elle.

La jeune fille et Zirza avaient fait amplement connaissance.

La convalescente se sentait heureuse du retour de Paul dont le visage n'était point sombre malgré le chagrin sincère qui causait au jeune homme la mort du comte de Terrys.

— Avez-vous de bonnes nouvelles à me donner ? lui demanda-t-elle.

— Non, chère Renée... je n'ai pu voir mademoiselle Honorine, qu'un irréparable malheur vient de frapper douloureusement.

— Un malheur ?... répéta la fille de Marguerite.

— Son père, le comte de Terrys, est mort ce matin...

— Ah ! pauvre mademoiselle Honorine ! ! s'écria Renée en joignant les mains.

— Au bout d'un instant elle ajouta :

— Vous serez obligé, sans doute, d'assister à la cérémonie funèbre...

— J'y assisterai certainement si je suis de retour assez tôt, car rien au monde ne m'empêcherait de me rendre où vous savez... Vous avant toute chose, chère Renée ! !... Je partirai ce soir... je coucherai à Maison-Rouge... Demain matin je verrai madame Ursule ; demain soir je serai de retour avec elle, sans aucun doute, et le jour suivant je pourrai rendre les derniers devoirs au comte de Terrys...

— Ainsi, balbutia Renée prise d'un tremblement nerveux, vous allez m'abandonner pendant tout un jour ?...

— Eh ! bien ! Eh ! bien !... Qu'est-ce que c'est ?... fit la blonde Zirza d'un ton de reproche ; il me semble que l'abandon sera fort peu complet... Est-ce que je ne resterai pas là, moi, votre garde-malade en chef et sans partage ?... Est-ce que nous ne parlerons pas du voyageur, aujourd'hui toute la soirée ?... Demain toute la journée ?

— C'est vrai, répondit Renée en tendant la main à Zirza, mais...

— Mais ce n'est pas la même chose, je le sais bien, interrompit Mme Verdier en riant.

— Il faut que je parte ! reprit Paul. Je me suis juré de savoir quels sont vos mortels ennemis... je me suis juré de retrouver votre mère et de vous la rendre, et je tiendrai à mon double serment... Je serai bientôt de retour, et vous vous hâterez de guérir pour que je puisse tenir la promesse que j'ai faite à mon père...

— A votre père ? répéta l'enfant tremblante.

— Oui... je viens de le voir...

— Vous lui avez promis quelque chose qui me concerne ?

— Oui, chère Renée.

— Vous lui avez donc parlé de moi ?

— Mais certainement... Ne le devais-je pas ? C'est bien le moins qu'il soit instruit de mon bonheur, et qu'il sache que je lui présenterai bientôt celle qui sera...

Paul n'acheva pas. Les quatre mots qui devait terminer la phrase expirèrent sur ses lèvres tremblantes.

Renée les comprit à merveille, quoiqu'ils ne fussent point prononcés, et baissa la tête en souriant et en rougissant à la fois.

— Pourquoi vous arrêtez-vous en si beau chemin ? fit Zirzabelle avec un joyeux éclat de rire. Voyons, est-ce que je suis de trop ici ? Croyez-vous donc que je n'ai pas compris vos regards et vos soupirs ? Croyez-vous que je ne lise pas dans vos âmes et dans vos cœurs ? Eh ! mes enfants, il n'y a nul besoin d'être bachelier des sciences pour épeler l'alphabet de l'amour... il ne s'agit que d'aimer soi-même, et l'on déchiffre dans le livre des autres les phrases les plus compliquées... Complétez donc la vôtre...

— Et comment ?

— C'est bien simple ! En voici la fin : « Celle qui sera ma femme bien-aimée ! »

Renée rougissait de plus en plus.

— Ah ! si cela était ! ! ! s'écria Paul avec fièvre.

— Cela sera ! Pourquoi cela ne serait-il pas ? reprit Zirza. Vous aimez mademoiselle Renée, et mademoiselle Renée...

— N'a rien dit... interrompit Paul.

— Eh bien, tout justement... le proverbe l'affirme : « qui ne dit rien consent ! » D'ailleurs, ces choses-là, ça se lit dans les yeux... et regardez les siens...

Renée venait de lever la tête et ses prunelles limpides exprimaient avec éloquence la chaste ivresse de son âme.

— Est-ce vrai ? est-ce bien vrai ? demanda le fils de Pascal en prenant et en portant à ses lèvres les mains de Renée qui sentit son cœur se fondre.

Sa bouche s'entr'ouvrit et balbutia un « oui » que Paul devina plutôt qu'il ne l'entendit.

Jules Verdier entra. Il était l'heure du dîner, et aussitôt après le repas Paul devait se rendre au chemin de fer et partir pour Maison-Rouge.

On dîna, comme on avait déjeuné, près du lit de Renée. La convalescente, selon l'ordonnance du docteur Maréchal prit une seconde tasse de bouillon.

Huit heures sonnèrent. Paul quitta vivement son siège.

— Vous partez ?... demanda tristement la fille de Marguerite.

— Il le faut, chère Renée, mais je reviendrai demain... Je vous laisse avec mes bons amis et je ne suis point inquiet... A demain ! Espérez comme j'espère, et aimez-moi comme je vous aime ! !...

L'étudiant en droit mit un baiser sur le front de l'enfant qu'il considérait comme sa fiancée, serra les deux mains de Mar-